

CHANTS RIMBADIENS

PROLOGUE

Sang tordu coule dans mes veines d'argile.

Les anciens me lèguent l'œil vide, le front étroit, la main sans usage.

Ils m'ont couvert d'habits sans feu. Je ne coiffe rien —

Leur graisse de crâne ne me touche plus.

Ils tuaient pour chauffer leurs ruines, raclaient les bêtes, brûlaient la moisson.

De leur nuit, j'ai gardé l'amour du geste inutile,

Le culte de l'idole effondrée, et l'ivresse du profané.

Colère, oui, l'étreinte brève, oui ;

Mais surtout : le mensonge tranquille,

Et le sommeil qu'on prolonge pour oublier qu'on est né.

Je hais tout métier. Maîtres, manœuvres — même fange.

La plume et la charrue — même main.

Un siècle d'outils — et pas une main vivante.

Je ne veux pas de main. Servir mène à la corde.

Voler me répugne. Mendier me détruit.

Et les assassins : des statues sans nerfs.

Moi, je suis intact — et je n'en tire aucun orgueil.

Mais qui donc — qui a noué ma langue sèche

À cette paresse qui m'a préservé ?

Sans même vendre mes chairs, sans même faire semblant,

J'ai traversé les peuples comme un lézard dans les failles.

Je n'ai pas de famille. Mais j'ai vu toutes celles

Qui récitent les droits de l'homme pour mieux éteindre leurs fils.

Je les ai tous connus — les fils.

Nourris au dogme et à la honte.

I – Chant d'origine

J'ai reçu pour tout héritage un sang tari, désaccordé,
Un sang sans appel, battant faiblement dans mes tempes fermées,
Et l'œil de mes pères, sec, tourné vers la terre, sans ciel ni pupille.
Ils m'ont laissé l'usage brisé de leurs outils muets,
Des mains trop pleines pour saisir, trop creusées pour donner,
Des gestes appris au fond de chambres sans amour,
Et des silences si durs qu'on les entend encore dans mes os.

Ils parlaient par commandements, j'ai gardé leurs invectives,
Ils priaient les idoles mortes, j'ai hérité de leur cendre,
Ils marchaient dans la nuit, j'ai ramassé leurs torches éteintes.
Je suis le fils d'un feu éteint, et pourtant je brûle encore,
D'un feu noir, sans lumière, qui ne réchauffe pas.

Je hais tout métier, toute fonction, tout ordre assigné,
La main du maître est sœur de celle du manœuvre,
Leur paume est la même, ouverte pour contraindre ou mendier,
Et leurs gestes ne créent plus, ils répètent, ils répètent.
La plume, la charrue, l'arme : mêmes prolongements de l'échec.

Je ne veux pas de main. Je refuse la main tendue.
Je ne tends pas la mienne : elle est close, inutile, nue.
Servir, mendier, voler — toutes les postures du même asservi.
Et les justiciers, les saints, les rois : des statues aveugles.

Je suis intact — mais non pas pur.
Intact comme la blessure qu'on n'a pas encore ouverte,
Comme l'enfant qu'on n'a pas encore tué.
J'ai traversé les peuples comme un lézard passe sous les ruines,
Sans nom, sans cri, sans trace.

Je n'ai pas de famille.

Mais j'ai vu toutes leurs lois, leurs prières, leurs rites,

Et leurs fils agenouillés devant des spectres d'héritage.

Je les ai vus grandir dans la honte, coiffés d'un père absent,

Et parler du Bien comme d'une douleur à mériter.

II – Lignée

Je suis né sans lignée, sans signe, sans blessure reconnue,
Mon front ne porte aucun nom, aucune honte sacrée,
Et nul livre n'ouvre pour moi ses pages de sel ou de grâce.
J'ai grandi dans la paume du vent,
Loin des récits où les morts ordonnent encore les vivants,
Loin des sangs clos qui se parlent dans le miroir des familles.

Je n'ai pas de langue ancienne à murmurer contre la peur,
Pas de tombe au creux de laquelle poser la tête,
Pas d'arbre dont la racine me reconnaisse.
Je suis le rejeton du feu sans autel,
L'héritier du silence, de la rupture, du refus.

Ils m'ont dit : « Choisis ton dieu, choisis ton camp »,
Mais j'ai vu leurs dieux vaciller comme torches mouillées,
Et leurs camps se vider de sens avant même le combat.
Alors j'ai marché sans bannière, sans serment, sans prière.
J'ai fui les groupes, les tribus, les pactes,
Leurs chants avaient trop de dents, leurs bras trop d'angles.

Je n'ai pas trahi : je n'ai jamais appartenu.
Même mon enfance n'était pas mienne,
Je la portais comme un vêtement volé,
Trop large, trop léger, prêt à se détacher.

Ce que j'ai aimé, je l'ai perdu sans l'avoir touché,
Ce que j'ai touché, je l'ai détruit sans le vouloir.
Je suis un homme sans rite, sans passage, sans seuil.
Et pourtant, je me tiens debout, à l'exact endroit de ma disparition.

III – Éveil

Je ne suis pas né, je me suis éveillé,
Dans une chambre sans murs, sans veille, sans lumière,
Où l'air même tremblait de ne pas savoir où poser sa voix.
Pas de cri premier, pas de cordon à trancher,
Juste cette conscience nue, lancée à vif,
Dans un monde déjà plein de bruits et de couteaux.

Je me suis levé hors du sommeil comme on sort d'un corps blessé,
Et chaque chose m'a paru tordue, mal posée, trop lourde.
Même le jour m'a giflé, même l'ombre m'a fui.
J'ai marché sur des sols que personne ne bénissait,
J'ai mis mes pas dans des traces sans pied, sans élan.

L'eau ne m'a jamais rafraîchi, le pain jamais nourri,
Et mes premiers gestes furent des refus, des retraits, des effacements.
Je n'ai rien possédé sans le corrompre, rien appris sans le trahir,
Tout savoir me brûlait la bouche comme un feu sans flamme,
Et toute tendresse me blessait d'avance, à cause de sa fin promise.

Il n'y avait pas de mots, pas même de silence :
Seulement cette rumeur épaisse du monde en train de chuter,
Et moi au milieu, immobile, sans poids, sans nom,
Comme un œil dans un cadavre,
Ou un souffle encore vivant dans une terre sans ciel.

IV – Refus

J'ai refusé tout ce qu'on tendait comme pain ou promesse,
Les mains ouvertes ne portaient que la trace d'autres chaînes,
Et même le baiser avait l'odeur d'un piège ancien.
Ils m'ont montré des chemins, des couronnes, des lois,
Mais chaque flèche plantée au sol vibrait d'un sang déjà versé.

Je n'ai pas voulu entrer.
Pas dans leurs maisons, pas dans leurs noms, pas dans leurs guerres.
Je n'ai pas voulu jouer leur rôle, ni hériter de leurs mots.
Ils parlaient de patrie comme d'un ventre béni,
Mais moi je voyais l'égorgé dans le pli du drapeau,
Le frère tenu par la gorge au nom d'un sol trop étroit.

Je n'ai cru à rien de ce qui brille sous l'ordre :
Ni la croix ni l'étoile, ni l'équerre ni le glaive.
Je n'ai fait allégeance qu'au silence
Et au feu qui se tient debout dans la gorge.

Ils m'ont appelé traître, impur, fuyard.
Mais je sais que mon refus était un amour trop vaste pour leurs murs.
Je ne voulais pas détruire, je voulais n'avoir à rien défendre.
Et cela seul les a mis en rage.

Je suis parti sans porte, sans adieu, sans preuve,
Et j'ai appris à marcher dans un monde sans refuge,
Où chaque pierre porte la mémoire d'un exil,
Où chaque arbre pleure ce que l'homme a voulu plier.

V – Solitude

Il n'y a plus de centre, plus de cercle, plus de nom que je puisse porter sans me blesser,
Je suis seul comme un arbre rongé de l'intérieur,
Debout par miracle, creux comme une gorge sans cri.

Les visages s'effacent autour de moi avant même d'avoir souri,
Et l'amour que j'ai tenté n'a laissé qu'une brûlure dans le silence,
Une main retirée trop vite, un souffle refusé sans raison.

La solitude n'est pas un état, c'est une matière,
Elle s'infiltre dans la chair, elle remplace le sang,
Elle fait du cœur une chambre vide où résonne le pas des morts.

On croit qu'être seul, c'est attendre.
Mais il y a un seuil où même l'attente devient une injure,
Où le désir n'est plus qu'un souvenir honteux.

J'ai marché sans témoin, sans écho,
Je suis passé dans les rues comme un vêtement tombé d'un autre corps.
Les murs ne se souviennent pas de moi,
Et le ciel, chaque nuit, me regarde sans me reconnaître.

J'ai tenté d'habiter les bêtes, les pierres, les ombres,
Mais rien ne m'a laissé entrer,
Même le vent m'a dit : « Tu n'es pas d'ici. »

Alors j'ai cessé de frapper, j'ai cessé d'écrire mon nom sur les portes,
Et j'ai appris à aimer cette forme de vide,
Cette absence qui ne juge pas, ne ment pas, ne trahit pas.
C'est cela, ma solitude :
Non pas un désert, mais un monde sans faux serment.

VI – Vision

J'ai vu le monde s'ouvrir comme une plaie dans le flanc du réel,
Non pas dans la beauté des cieux éclatants ou des gestes légers,
Mais dans la torsion lente de ce qui souffre en silence,
Dans les ombres couchées sous les ponts, dans les yeux sans demande.

J'ai vu le feu qui consume sans bruit,
Pas celui des apocalypses ou des prières,
Mais le feu discret des âmes qui se retirent chaque jour d'un pas,
Le feu qui ne cherche pas à convaincre,
Mais qui éteint toute foi comme on souffle sur une chandelle de honte.

J'ai vu les enfants vieillir avant d'avoir parlé,
Leurs jeux contaminés par l'écho des chambres closes,
Et les femmes poser sur leur ventre des mains pleines de cendres.
J'ai vu les hommes s'enfoncer dans leurs gestes comme dans des tombes,
Épuisés d'avoir été fils, amants, soldats,
Et ne sachant plus comment tenir debout autrement.

J'ai vu les anges noircir sous le goudron du monde,
Leurs ailes collées par les cris qu'on n'entend plus,
Et les prophètes jeter leurs livres dans des puits sans fond.

Mais j'ai vu aussi, au fond des regards fendus par la peur,
Un éclat qui ne mentait pas,
Quelque chose comme une braise, une insurrection muette,
Qui disait : « Je suis là, malgré tout, même brisé, même effacé. »

Et je me suis tenu là, au milieu de cette vision,
Non pas pour comprendre, ni pour sauver,
Mais pour témoigner — comme on tient une lampe

Devant un corps encore tiède,
Ou un nom qu'on n'a pas su dire avant la fin.

VII – Corps

Mon corps n'est plus un refuge, ni une arme, ni un temple,
Mais un territoire abandonné, hanté par des présences anciennes.
Il porte la mémoire de gestes que je n'ai pas choisis,
De violences muettes inscrites sous la peau comme des noms effacés.

Il marche, il mange, il dort,
Mais chaque mouvement est un effort contre l'abandon,
Chaque pas une lutte contre la dissolution.
Mon corps n'est plus moi, il me précède et me trahit,
Il est l'animal que je porte à bout de souffle,
Celui qui gémit dans la nuit quand la pensée se tait.

Il a été désiré, puis souillé, puis oublié,
Et je l'habite comme on habite une maison aux murs trop minces,
Où les cris passent, où la honte s'accroche aux angles.

Je n'ai pas fui la chair — j'ai été chassé d'elle,
Rejeté de ce royaume où l'on pouvait encore aimer sans se brûler.
Maintenant, chaque caresse me blesse d'avance,
Et le plaisir n'est plus qu'un souvenir de chute,
Une chute lente, douce, mais vers le même néant.

Je me regarde et je ne me reconnais pas,
Le miroir ne me ment pas : c'est moi, ce visage creusé,
Mais c'est un moi que je n'ai pas choisi,
Un moi que le monde a sculpté avec ses dents.

Je ne rêve plus d'un corps libre,
Seulement d'un peu de silence dans ses membres,
D'un peu de paix dans cette carcasse fidèle.
Je voudrais qu'il se taise, qu'il cesse de demander,

Et qu'il me laisse, enfin, n'être qu'un souffle —
Sans poids, sans chair, sans peur.

VIII – Parole

Il fut un temps où parler semblait possible,
Où le mot était un pont, une main, un feu,
Mais ce temps a cédé comme cèdent les digues sous les pluies noires.

Aujourd'hui la parole est un couteau retourné,
Elle coupe avant d'atteindre, elle saigne au lieu de relier.
Chaque mot que je pose sur la page chancelle,
Non par faiblesse mais par excès de lucidité.

Car que peut-on dire quand tout a déjà été trahi,
Quand même les silences sont soupçonnés de mensonge ?
Je ne veux plus nommer.
Je ne veux plus désigner ce qui fuit, ce qui trahit, ce qui dévore.

Je parle pourtant, car me taire serait consentir,
Mais je parle depuis le bord,
Depuis le gouffre où la langue vacille.

Ma parole ne réclame rien, elle ne cherche pas à convaincre,
Elle est ce qui reste quand plus rien ne suffit,
Une voix maigre, nue,
Une veille sans feu au milieu des ruines.

J'ai tenté d'écrire pour comprendre,
Puis pour survivre,
Et maintenant j'écris comme on laisse couler une plaie.
Les phrases ne me guérissent pas,
Mais elles me tiennent debout dans le vent.

Alors je continue, malgré l'absurde,
À tracer ces lignes sur la poussière du monde,

Sachant qu'elles s'effaceront,
Mais espérant, sans croire, qu'un œil un jour les lira
Et dira : « ici, quelqu'un n'a pas cédé. »

EPILOGUE

Il n'y aura pas de retour,
Pas de lumière au bout, pas d'aube restaurée.
Le monde ne refermera pas ses plaies,
Et je n'attends plus que le vent passe dans mes os
Comme il passe sur une stèle sans nom.

Je ne cherche plus d'issue,
Je marche dans une ligne droite qui n'aboutit à rien,
Et cela suffit : marcher.
Non pour fuir, ni pour atteindre,
Mais parce que le mouvement est encore un acte,
Et qu'un pas posé dans le vide
Vaut plus que mille prières tournées vers le ciel.

Je n'ai pas de message, pas de testament,
Ce que je laisse, c'est ce silence en moi
Que je n'ai pas su briser,
Et ces mots, posés là comme des pierres sèches.

Je n'ai pas changé le monde,
Je ne me suis même pas changé moi-même.
Mais je suis resté,
Dans l'hiver, dans l'absence, dans la fatigue.
Je suis resté là où tant d'autres ont fui,
Non par force, mais par épuisement —
Et c'est peut-être cela,
La forme la plus nue du courage.

Il n'y aura pas d'épilogue.
Le feu ne m'a pas consumé.

Il m'a creusé.

Et je suis devenu ce sillon que rien ne comble,

Mais que le vent, parfois, traverse

Comme une voix très ancienne

Qui dirait simplement : « Je fus. »